

Frédéric Schiffter

LE CHARME DES PENSEURS TRISTES

essai



Flammarion

Frédéric Schiffter

LE CHARME
DES PENSEURS
TRISTES

La joie occulte le tragique de notre existence et nous insensibilise aux souffrances du monde. Les philosophes, dès lors, en font une passion sage – une vertu. Sont-ils pour autant des êtres joyeux? Les penseurs tristes, eux, n'ont rien de doctrinaires de la tristesse. Ils contemplent notre condition à travers les loupes de leurs larmes. Leur lucidité ne nous rend pas plus heureux. Comme elle s'exprime avec élégance, elle invite notre intelligence et notre sensibilité au plaisir de flirter entre elles. Elle nous rend le sourire. Nous sommes sous le charme.

F.S.

Flammarion

Le Charme des penseurs tristes

DU MÊME AUTEUR

- La Beauté, une éducation esthétique*, Autrement, 2012.
Philosophie sentimentale, Flammarion, 2010 ;
prix Décembre.
Délectations moroses, Le Dilettante, 2009.
Le Bluff éthique, Flammarion, 2008.
Traité du cafard, Finitude, 2007.
Le Philosophe sans qualités, Flammarion, 2006.
Petite philosophie du surf, Milan, 2005.
Le Plafond de Montaigne, Milan, 2004.
Métaphysique du frimeur, Milan, 2003.
Pensées d'un philosophe sous Prozac, Milan, 2002.
Sur le blabla et le chichi des philosophes, PUF, 2001.
Guy Debord, l'atrabilaire, PUF, 1999 et 2004.

Frédéric Schiffter

Le Charme
des penseurs tristes

Flammarion

© Flammarion, Paris, 2013.
ISBN : 978-2-0813-1561-7

« La mélancolie est une maladie qui consiste
à voir les choses comme elles sont. »

Gérard de Nerval

« À ma honte, j'aime ces petits chapitres
qui ne fatiguent pas l'esprit. »

Voltaire

PRÉFACE

Lorsque, sibyllin, Spinoza prétend que « la joie est le passage de l'homme d'une moindre à une plus grande perfection », il semble que ce philosophe n'ait jamais été incommodé par des gais lurons. Il n'aurait pu les rater, pourtant. Prenant prétexte de n'importe quel événement pour exulter, ces exhibitionnistes du vouloir-vivre molestent le sombre plaisir des cœurs mélancoliques. En fait de perfection, les joyeux drilles sont de parfaits tristes sires. En revanche, je connais des âmes sinistrées de veufs, d'orphelins et d'inconsolés qui dispensent autour d'elles une aimable allégresse pour grimer leur tristesse sous le fard de l'humour et qui écrivent des ballades à fredonner quand vient le soir ou des contre-rimes à susurrer au bord des tombes.

J'ai remarqué que c'était une manie des apologistes des passions joyeuses frottés de

Le Charme des penseurs tristes

spinozisme et de nietzschéisme ¹ d'opposer hautainement la joie au bonheur. La joie serait la

1. Une année, lors d'un voyage à Nice, je me suis rendu en pèlerinage sur les divers lieux où Nietzsche séjourna à plusieurs reprises. C'est au numéro 38 de la rue Catherine-Ségurane, en 1883, que le philosophe passe son premier hiver en cette ville au soleil italien pour tâcher d'alléger ses peines de cœur et de dissiper ses déboires amicaux. Il a compris que Lou, petite garce brillante de vingt-deux ans, ne l'aime pas, et que Wagner le tient pour une demi-portion de génie – « vous occupez dans mon cœur une place entre femmes et chiens », lui dit-il. C'est à Nice qu'il commence son *Zarathoustra* entre deux flâneries dans les environs et après ses visites aux « professionnelles » du port.

À l'hiver 1884, toujours solitaire et amer de constater l'insuccès total de ses livres, mais n'ayant pas perdu courage pour autant, il commence dans sa chambre délabrée de la Pension Genève l'écriture de *Par-delà bien et mal* – qu'il achève un an plus tard à Sils-Maria. Curieusement, au lieu d'être hanté par des questions existentielles que lui aurait inspirées sa condition de penseur à la dérive, ce sont les thèmes de la grandeur et de la décadence des civilisations qui le taraudent, appelant lui-même de ses vœux l'avènement d'une société de castes – contre l'idéologie socialiste qu'il tient pour l'avatar laïque et politique du « nihilisme » judéo-chrétien. Quand je parle de pèlerinage, naturellement je plaisante. L'œuvre de Nietzsche n'exerce sur moi aucune fascination (de tous ses livres – que j'ai relus et souvent annotés –, je n'en retiens qu'un : *Le Gai Savoir* ; les propos y sont percutants et cohérents, et, surtout, clairs). En revanche, c'est Nietzsche lui-même qui me touche. Le précoce orphelin de père. Le solitaire. Le valétudinaire. Le voyant

Préface

foudre qui frappe le promeneur solitaire des cimes, le bonheur le ronronnant foyer où se réchauffent les petits hommes de la plaine. Or, nos joviaux philosophes savent bien que les cimes grouillent de randonneurs, que la foudre s'abat même sur les marécages, touche aussi bien une flèche de cathédrale qu'un bourricot et que les génies se chauffent au gaz de ville dans leur tour d'ivoire.

Pour ma part, si je constate une différence de nature entre la joie et la tristesse, je ne vois qu'une différence de degré entre la joie et le bonheur. Le bonheur s'éprouve comme une joie tiédie, en sourdine, débarrassée de ses transports et de ses éclats, réduite à un simple sentiment agréable et égoïste de facilité d'être – raison pourquoi la calme et discrète présence de l'homme heureux est préférable à la compagnie de l'homme joyeux, lequel, désireux de faire partager son émotion, n'est jamais loin de

saisi par le naïf besoin d'admirer des gens qu'il imagine appartenir à une aristocratie de l'esprit et de l'art – ce qui le conduit à écrire des textes qu'il veut hors normes et prophétiques. L'infatigable penseur que la syphilis plonge lentement dans la démence, l'aphasie, la mort. Nietzsche connut l'esseulement, la misère, l'anonymat et, pour finir, la déchéance physique. Peu de philosophes eurent un tel destin. Pour le héraut du Surhomme, ce fut son chef-d'œuvre.

Le Charme des penseurs tristes

l'agressivité. On dit d'une grande douleur qu'elle est muette. L'avantage, au contraire d'une grande joie, c'est que le voisinage n'en est pas dérangé.

Que l'on valorise la joie comme un but ou une forme d'existence supérieure au bonheur, ou qu'on défende la doctrine inverse, cela n'a aucun sens, tant la joie comme le bonheur n'arrivent toujours que fortuitement. Prétendre, comme nos philosophes, qu'il est au pouvoir de chaque mortel d'y accéder moyennant une ascèse, une tension de la volonté aux ordres de la droite raison, relève de la plus naïve des croyances. C'est nier la présence du dieu Hasard ivre de sa puissance qui n'aime rien tant que jouer avec nos nerfs et nos humeurs, nous accable et nous enjoue, sans que nous ne puissions jamais nous préserver de ses lubies.

De tous les éloges de la joie, le plus pertinent reste celui de Clément Rosset qui ne la prône pas comme un état qu'il faudrait atteindre afin d'être un sage, mais la tient pour une disposition psychique profonde grâce à quoi les humains s'obstinent à vivre *malgré tout* – alors que, à chaque instant, ils ont la claire conscience de la nullité de leur être. La joie de vivre que la raison ne peut justifier tant elle ne cesse de nous rappeler que la fuite du temps nous apporte la vieillesse et la mort, que le hasard

Préface

bouscule nos espérances, que le monde, enfin, est le lieu de toutes les adversités et de toutes les menaces, la joie de vivre, donc, n'a rien de sage mais tout d'une pure folie. L'homme joyeux est toujours un « fou de joie », souligne Clément Rosset, de même, au reste, que tout homme vivant. Non, encore une fois, qu'il délire, mais en lui la joie de vivre passe outre aux motifs de se réjouir comme aux motifs de se lamenter et de s'angoisser, les premiers que sa raison lui montre inexistants, les seconds bien réels. La joie n'appartient donc pas au domaine de la sagesse ni des passions apparaissant à la faveur d'une cause ou d'une circonstance particulière, mais s'affirme tel un principe vital aveugle, indifférent à tout ce qu'un mortel peut se représenter de pire et que Clément Rosset nomme une *force majeure*.

Je n'aurais rien à objecter à pareille conception de la joie – inspirée consciemment ou non par la notion schopenhauerienne de la *volonté* –, si elle n'était accompagnée d'une dépréciation de la mélancolie perçue comme une impuissance à accepter la réalité et, par là, comme une inclination à aspirer à un indéfinissable *ailleurs* situé, pour reprendre les mots de Baudelaire, « *anywhere out of the world* ». L'homme joyeux et l'homme mélancolique, affirme Clément Rosset, seraient affectés tous deux d'un « vague » :

Le Charme des penseurs tristes

alors que le premier se montrerait « incapable de dire le motif de sa joie et la nature de ce qui le comble », le second ne saurait « préciser le motif de sa tristesse ni la nature de ce qui lui manque ¹ ». Affirmation discutable, me paraît-il, de la part de Clément Rosset car, de même que le joyeux peut crier la cause de son exaltation, le mélancolique, si on l'interroge, peut très bien préciser à quelle occasion sa sensibilité « en a pris un coup » – un deuil, une rupture, un abandon –, et demeure parfaitement conscient que rien ne peut ni ne pourra jamais combler ce qui lui manque – un être cher – sans que, pour autant, cela affecte sa lucidité. Au contraire d'un joyeux préservé par le sort, il sait, pour en avoir fait l'expérience, que le réel peut se dérober brusquement sous les pas d'un humain, que sa chute sera douloureuse et, une fois rétabli, s'il en réchappe, qu'il en gardera un boitement. Quelle que soit la cause du choc violent qu'il a enduré, le mélancolique souffre d'un ralentissement de son être, infirmité handicapante pour participer pleinement au manège

1. Tel Don Juan dans *Beaucoup de bruit pour rien*, de Shakespeare, qui, à la question de Conrad : « Quel mal avez-vous, seigneur ? D'où vous vient cette tristesse extrême ? », répond, évasif : « Comme la cause de mon chagrin n'a point de bornes, ma tristesse est aussi sans mesure. »

Préface

social, sans doute, mais propice à en contempler avec clarté et distinction les rouages, les péripéties, les ridicules, le tragique, et, parfois, à le décrire. Le joyeux, dont la conscience s'oublie dans le présent, ne peut mettre la réalité à distance de son regard alors qu'elle s'offre aux yeux du mélancolique, en proie aux instants qui s'éternisent, comme un spectacle étrange et, néanmoins, jamais surprenant. Aussi la joie qui ignore le passage du temps ne féconde-t-elle aucun art, alors que la mélancolie, hantise du « fatal sablier », est, elle, la mère des muses – idée chère à Proust qui note à la fin de la *Recherche* que « les années heureuses » furent pour l'écriture de son œuvre des « années perdues » et qu'un écrivain « attend une souffrance pour travailler ¹ ».

Je suis né en 1956 – la même année où Cioran publie *La Tentation d'exister*. Une croyance africaine prétend que naître c'est remplacer un mort. De qui, alors, sommes-nous le successeur ou le succédané ? Impossible de le savoir. Tout au long de notre vie, les mânes d'un être

1. Dans le même ordre d'idées, j'ajouterai que la joie n'affecte pas seulement de folie ceux qui l'éprouvent, mais, si l'on prête foi au langage populaire, paralyserait aussi en eux l'intelligence ou la finesse. On remarquera en effet que l'on use souvent du sobriquet de « Ducon-Lajoie » et jamais de celui de « Ducon-Lamélancolie ».

Le Charme des penseurs tristes

inconnu collent à notre carcasse. Elles ne se détachent de nous que lorsque nous mourons et sans doute ne s'anéantissent-elles qu'à ce moment-là. Je ne saurais dire si je portais un fantôme en moi en venant au monde. En revanche, celui de mon père me hante depuis plus de quarante ans. Il a disparu de ma vie quand j'avais neuf ans – corps et âme. J'ai derrière moi un demi-siècle de tristesse, ce qui représente une honnête carrière de philosophe sentimental.

On dit qu'un tout jeune garçon ayant été privé de père cherche par « transfert » à se coiffer d'autorités de substitution en fréquentant des types plus vieux que lui. Si, en effet, j'ai toujours préféré frayer avec des aînés, ce n'était pas tant parce que je désirais qu'ils eussent sur moi un ascendant, mais, simplement, parce que l'immaturation des gamins de mon âge m'oppressait. Leur tort, à mes yeux, était que leurs centres d'intérêt, leurs jeux, leurs goûts, les rattachaient à l'enfance, cet âge dont j'avais été brutalement exclu. Comme j'en fréquentai quand même quelques-uns, j'enviais ce qui semblait être leur insouciance. Mais, quand l'un d'entre eux m'invitait à son anniversaire et, par là, à pénétrer son foyer familial, je comprenais ma chance de n'appartenir à aucune fratrie tant je percevais avec évidence toutes les petites rancœurs tenaces qui se tricotaient entre les enfants d'une part,

Composition et mise en pages



N° édition : L.01EHBN000645.N001

Dépôt légal : août 2013